

« Marina, le dernier rose aux joues »

Solange Lévesque

Number 67, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1993). Review of [« Marina, le dernier rose aux joues »]. *Jeu*, (67), 153–156.

«Marina, le dernier rose aux joues»

Texte de Michèle Magny, d'après la vie et l'œuvre de Marina Tsvetaeva. Mise en scène : Martine Beaulne, assistée d'Ann-Marie Corbeil; scénographie et accessoires : Martin Ferland; éclairages : Jean-Charles Martel; costumes : Jean-Yves Cadieux; conception sonore : Gaston Lemieux. Avec Emmanuel Bilodeau (Volodia), Anne Dorval (Sonetchka) et Élise Guilbault (Marina). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 2 au 29 avril 1993.

De la personne au personnage

Quoi de plus périlleux que d'écrire une pièce de théâtre dont l'héroïne est une personne réelle qui a été de son vivant un personnage célèbre et qui a laissé une œuvre littéraire? Jusqu'à quel point peut-on trancher, de plus, entre le réel et l'imaginaire, à partir du moment où l'on sait qu'un personnage émerge à la jonction d'au moins quatre perceptions distinctes : celle de l'auteur, celle du metteur en scène, celle de l'acteur et celle du spectateur?

On connaît bien Michèle Magny comme comédienne et comme metteur en scène; *Marina...* est sa toute première pièce en tant qu'auteur. Dans cette œuvre subtile, Magny donne la parole à la poétesse et dramaturge russe Marina Tsvetaieva, une écrivaine dont les livres n'ont été traduits que récemment. Née à Moscou en 1892¹ d'un père scientifique et d'une mère musicienne, tous deux membres de l'intelligentsia russe de la fin du siècle dernier,

Tsvetaeva épouse à dix-huit ans Sergueï Efron, qui en a lui-même seulement dix-sept et qui est un ardent opposant aux ambitions de l'Armée Rouge. Ils auront deux filles et un fils. À la victoire de la révolution bolchévique, le jeune époux de Marina devra quitter la Russie pour les raisons qu'on imagine. Elle le suivra en France, dans un exil qui durera presque vingt ans, puis rentrera dans son pays, à la suite de Sergueï, en 1939; peu après, ce dernier sera arrêté et fusillé. Après deux années de détresse, où elle a perdu son mari et une de ses petites filles, «seule comme un chêne, seule comme une louve. Seule comme Dieu...», cette femme exceptionnelle, qui se décrivait elle-même comme «hors-contexte», se suicide. Elle fut inhumée dans une fosse commune et, tout comme ce fut le cas pour Mozart, personne n'a assisté à ses funérailles.

La pièce se déroule donc en pleine guerre, en 1941. La scénographie de Martin Ferland propose une sorte de lieu où domine le vert-de-gris et qui évoque l'atmosphère des voyages, des départs et des attentes; au fond de la scène, deux grandes

1. C'est ce que nous apprend le programme; le dictionnaire *Robert 2* donne plutôt 1894...

portes pourraient être celles d'une gare, ou celles qui nous séparent d'un autre monde, celui des rêves, par exemple, ou celui d'un autre continent. L'espace où évoluent les acteurs est encombré de valises, de paquets et de cartons; ce pourrait être une salle des pas perdus, une vague station de transit où les voyageurs ne font que passer et déposent pêle-mêle tous les bagages qui leur pèsent. Quelques objets signes (une chaise, un pupitre, des vêtements d'enfant) en feront le logis de Marina. Tout est terne, sombre, imprégné de la tristesse de la guerre et de la misère qu'elle sème partout. Seules taches de couleur plus chaudes : les costumes des personnages. Les éclairages de Michel Beaulieu modèlent l'espace en volumes étranges; par moments, l'intensité presque onirique qu'il sait conférer à la scène nous donne l'impression d'évoluer dans un tableau de Paul Delvaux; jours et contre-jours s'y mêlent grâce à une palette lumineuse subtile, et nous demeurons dans une certaine incertitude quant à la dimension et à la perspective des lieux suggérés.

Marina vient donc de rentrer à Moscou. Elle vit pauvrement dans un petit réduit et, comme tous ses compatriotes, elle doit faire la queue chaque jour à la porte des commerces dans l'espoir de rapporter un peu de pain pour elle et pour sa petite fille. (Plusieurs reportages télé nous ont récemment donné une idée de la situation actuelle de la ville de Moscou, du délabrement de ses structures et de l'indigence qui y règne; on peut imaginer à quoi pouvait ressembler cette ville pendant un hiver de la dernière guerre...) Mais il n'y a plus de pain, plus de cigarettes, plus de sucre ni de lait. Deux amis comédiens, Sonetchka et Volodia, accompagnent l'écrivaine russe dans cette dernière tranche de sa vie qui nous est donnée à voir dans la pièce. «Une seule pensée nous unit,

note-t-elle : manger du pain.» Il n'y a rien à espérer; il n'y a plus que trois personnages qui constatent la fin d'un monde et qui se font à tous les trois le cadeau d'un salut temporaire à travers un amour partagé du théâtre et de la poésie, et à travers tous les sentiments qu'ils laissent circuler entre eux.

La pièce s'inspire d'éléments historiques et biographiques, mais elle ne se veut pas une reconstitution rigoureuse et va bien au-delà de l'œuvre qui «fait revivre». Ce sont l'artiste et la femme qui nous sont montrées; mais c'est d'abord la Marina de l'auteure Michèle Magny, de la metteuse en scène Martine Beaulne et de la comédienne Élise Guilbault. Magny, qui a choisi des fragments de textes de l'écrivaine ainsi que des

Photo : Daniel Kieffer.



passages de lettres à ses parents et amis, crée des liens entre ces extraits et ordonne l'ensemble dans une œuvre tout en finesse. Une pièce forte, bien servie par une équipe qui a su s'accorder à son diapason.

Le texte de Michèle Magny s'inspire en grande partie de l'*Histoire de Sonetchka*, récit que Tsvetaeva a écrit à partir de son amitié avec Sonia Holliday, une jeune actrice rencontrée lors de son retour à Moscou — et que Marina a baptisée d'emblée Sonetchka. C'est derrière le grand portail vitré qu'apparaîtra pour la première fois Sonetchka, cette jeune fille éprise de son art de comédienne, éprise aussi de Marina, avec laquelle la poétesse se lie d'amitié comme on s'attache à quelqu'un qui peut encore nous sauver la vie. Car avec sa maturité, Marina connaît trop bien la conséquence néfaste de tous les événements tragiques auxquels elle doit faire face : la guerre, la mort de son mari, la mort de sa fille, la séparation d'avec ses enfants, la terreur entraînée par le régime bolchévique, la faim perpétuelle : tout cela a détruit peu à peu la fibre de sa vie. Sonia est ardente, passionnée, incandescente. Elle s'impose comme un phare dans la vie plutôt sombre de Marina, séparée des siens. Avec sa fraîcheur, sa ferveur et son ingénuité, Sonetchka met une sourdine à la souffrance. Marina l'appelle d'ailleurs sa «veilleuse de nuit».

La pièce nous fait assister à la rencontre de ces deux femmes, à la naissance de leur amitié, ainsi qu'à l'entrée dans leur vie de Volodia, un jeune acteur qui étudie au même studio d'art dramatique que Sonetchka. Où commence l'amour? Où finit l'amitié? C'est précisément la ductilité et l'ambiguïté des attirances qui constitue le thème sous-jacent de cette pièce, un thème que Magny traite avec beaucoup de délicatesse et de pudeur.

Des acteurs pleins de passion

Pour défendre cette pièce, qui combine la force du présent et les distorsions de la mémoire, il fallait des acteurs qui vibrent à sa sensibilité et, pour réunir tous les éléments qui permettent à la pièce de prendre son essor, un metteur en scène passionné par son sujet. Martine Beaulne signe là une mise en scène très réussie. Le choix d'Élise Guilbault pour incarner le personnage de Marina est un élément majeur de son succès; cette actrice exceptionnelle exploite, dans ce rôle, tout le raffinement et la subtilité dont elle est capable, tout en conservant la distanciation si particulière qui caractérise son jeu. Passionnée et vibrante, drôle et grave, la Sonetchka d'Anne Dorval est touchante de luminosité et de fraîcheur; le Volodia d'Emmanuel Bilodeau, pour sa part, s'impose par sa sobriété, sa discrétion et ses nuances. Tout comme Marina, qu'il aime profondément, tout comme ceux qui ont connu les guerres et les oppressions, il a cessé de croire que quoi que ce soit puisse s'arranger; mais il ne s'empêche pas pour autant d'aimer la vie et l'amour. Que se passe-t-il dans la pièce? Pas d'événements ou de rebondissements spectaculaires, sinon une suite d'échanges entre ces trois personnages dont les forces se conjuguent pour faire face à la faim et au froid, pour rester en vie, pour entretenir cette vie de l'esprit qui tous les trois les anime et leur donne du bonheur. Petites et grandes joies, jalousies subtiles et crainte de l'abandon, ce sont les fines modulations de tous ces sentiments qui rendent les trois personnages attachants et qui les incarnent avec beaucoup de vérité.

Justesse et subtilité

C'est avec un respect infaillible que Martine Beaulne a traité la pièce; fidèle à l'esprit du texte, qui mise plus sur la modulation que sur l'éclat, sa mise en scène permet aux personnages de déployer toute leur force



Photo : Daniel Kieffer.

dans un climat qui évoque plus qu'il ne montre; bien à l'écart du réalisme, le climat général est à l'intimité, aux cris et aux chuchotements. Grâce à son traitement de la pièce et à sa façon de diriger les comédiens — chez lesquels nous sentons, pour notre plus grand plaisir de spectateurs, le bonheur de jouer — Martine Beaulne nous fait connaître la Marina poète, éprise de son travail quotidien, qu'elle considère comme son seul pays, mais nous la fait aussi connaître dans ses relations avec les autres, dans la force des émotions qui la traversent lorsqu'elle les côtoie, dans la puissance de son amour pour la vie.

Marina, le Dernier Rose aux joues est l'une des productions les plus justes, les plus respectueuses et les plus autonomes qu'il m'ait été donné de voir au théâtre dans ce genre difficile. Espérons que nous aurons bientôt l'occasion de voir jouer d'autres œuvres de Michèle Magny à la scène.

Solange Lévesque

«Le Pain de la bouche»

Texte de Joël da Silva. Mise en scène : Lise Gionet, Louis-Dominique Lavigne et Joël da Silva; conception musicale : Joël da Silva, sur des musiques de Schubert; scénographie : Martin Boisjoly; éclairages : Hélène Lussier; accessoires : Marc-André Coulombe. Avec Louis-Dominique Lavigne, Joël da Silva et Marie-Hélène da Silva. Production du Théâtre de Quartier, présentée à la Maison Théâtre du 24 février au 21 mars 1993.

Notes et mots sucrés

J'avais été conquise, comme plusieurs, par *la Nuit blanche de Barbe-Bleue*, montée par le Théâtre de Quartier en 1989. L'auteur, Joël da Silva, jouait le personnage-narrateur de ce désopilant récit du conte de Perrault, joyeusement déformé par un garçon de huit ans. Privilégiant toujours un théâtre musical, ponctué de chansonnettes et de jeux de mots, voilà qu'il puise de nouveau à la source du conte classique avec *le Pain de la bouche*, très finement inspiré de *Hansel et Gretel*.